DIALOGUE entre COBOURG, *Général autrichien, & DUMOURIEZ.*

Cobourg.

Eh bien, monsieur, c'est donc-là ce que vous m'aviez promis, vous voilà seul avec une douzaine de fripons; les sottises de Lafayette, son exemple ne vous ont pas corrigé, vous deviez terminer tout en France dans un mois, vous disiez être sûr de votre armée, du peuple des frontieres, de la majorité de la convention, vous deviez marcher sur Paris, pendant que j'aurois occupé Lille, Valenciennes, & tout le pays, depuis Dunkerque jusqu'à Maubeuge, vous deviez écraser ces jacobins factieux, ces sans culottes anarchistes, cette montagne régicide, appeller pour la remplacer les présidens des Départemens, mettre sur le trône Louis XVII, restituer le bien aux pauvres émigrés & faire enfin regner en France la justice & les loix. Qu'avez-vous fait de tout cela ?

Dumouriez.

Général, votre excellence pardonnera mon erreur; je me suis trop hâté, je croyois les troubles de la Vendée dans une activité plus décisive; Pitt m'a trompé; il m'avoit fait assurer par madame de Sillery qu'il seroit en mesure avec moi: au surplus, quelle comparaison faites-vous entre un plat intrigant comme Lafayette, & Dumoutiez: Lafayette n'avoit aucun plan, il n'étoit qu'un valet de cour; mais moi j'ai juré la perte de la France, &

mes projets ſont ſi bien liés, ſi prêts à ſe développer que, quoique fugitif, ſans reſſources, ſans crédit apparent, j'en viendrai à bout, l'impulſion eſt tellement donnée à la machine, qu'elle réuſſira, & nous ſerons les maîtres avant trois mois.

Cobourg.

Comment puis-je vous croire, y aura-t-il jamais une occaſion auſſi favorable que celle qui ſe préſentoit au printemps, Je ne conçois pas les reſſources de ces diables de Français, tous nos efforts ſont inutiles, on a beau les trahir, les pouſſer au bord du précipice, ils s'en retirent, il n'y a qu'une bonne guerre civile, bien décidée....

Dumouriez.

Eh! général, c'eſt préciſément là mon ſécret; elle eſt ſûre, je vous le dis, elle eſt ſûre.... prenez ſeulement patience encore un mois.

Cobourg.

Allons, vous m'en impoſez encore; comment voulez-vous que je croie à vos promeſſes? Tous les Français ne ſe ſont-ils pas déclarés républicains? en eſt-il un qui n'ai juré la liberté, l'égalité, la république une & indiviſible?

Dumouriez ſouriant.

Ah oui! ce ſont de beaux républicains! eſt-ce que tous les ariſtocrates, tous les royaliſtes, tous les égoïſtes, tous les feuillans, tous les intrigans ſont morts?

Cobourg.

Non; mais quand ils ont connu les trahiſons de la cour, ils ſe ſont rangés du côté du peuple.

THE NEWBERRY LIBRARY CHICAGO

Dumouriez.

Oui, par force & pour le tromper; Général, vous êtes un bon-homme d'Allemand; eſt-ce que vous croyez que, dans un pays criblé de vices, la liberté peut germer? A-t-on jamais vu une vieille monarchie ſe changer en république; je ſais que le peuple eſt de bonne foi; il idolâtre la liberté, mais il ne ſait pas ce que c'eſt qu'une république, il n'en connoît que le mot; & vous voyez bien la tournure que prennent les choſes; tant que le peuple a trouvé de la réſiſtance dans la cour, dans des ariſtocrates connus, il n'a pas été poſſible de l'égater, mais aujourd'hui qu'il n'y a plus de privileges apparens, que le château des Tuileries eſt renverſé, le peuple croit avoir tout fait, & veut jouir. Eh bien! nous le careſſons en public, nous l'appellons *frere*, *citoyen*, nous lui tendons la main en ſigne d'égalité; nous avons toujours le mot de république à la bouche, mais ſourdement, nous accaparons ſes beſoins, nous détruiſons ſes jouiſſances; il ſe plaint, nous lui diſons que c'eſt faute de bonne loix; mais qu'il y a des hommes qui entravent tout; que tant qu'ils gouverneront l'opinion, on ne verra que *miſere*, *anarchie*, *déſorganiſation*; parlons-nous aux gens de campagne, nous leur diſons: l'impôt eſt bien lourd, on entretient la guerre exprès, on veut vous ruiner, on veut le partage des terres, la loi agraire, & qui eſt-ce qui nons prépare tant de fléaux? ſont-ce les riches? non; ils ont trop d'intérêts à la conſervation des propriétés: ce ſont des miſérables ſans-culottes, des brigands qui ſe diſent patriotes, & veulent s'enrichir à nos dépens. Ce qu'ils entendent par égalité, c'eſt l'égalité des biens.

Voilà, général, comme nos amis endoctrinent le peuple simple & crédule, qui ne veut que le bien, & voilà comment en l'enflammant, contre ces patriotes séveres & incorruptibles, nous préparons notre triomphe & leur destruction. Voyez ce qui s'est passé à Marseille, à Bordeaux, à Lyon; & il n'y a presque plus que Paris où notre hypocrisie n'a pas fait son effet complet sur les esprits; mais aussi *Paris périra*; car il est impossible d'espérer la contre-révolution, tant que ce foyer de patriotisme sera debout.

Cobourg.

Bah! voilà de vos sornettes; n'ai-je pas la preuve que vous n'êtes qu'un fou?

Dumouriez.

Général, je vous ai rendu d'assez bons services, n'est-ce pas, moi & mes amis, qui vous avons applani le chemin de la victoire?

N'avons-nous pas mis la France en guerre avec toute l'Europe? n'avons-nous pas cet hiver épuisé toutes les ressources en hommes, en armes, en finances, en munitions; je vous ai livré pour un milliard d'effets en Belgique; & pendant ce temps, pour détourner l'attention publique, ne s'est-on pas fidélement employé à fomenter des troubles intérieurs, à susciter l'opinion des départemens contre les patriotes, contre Paris? que voulez-vous de plus? vos alliés ont cinq cents mille hommes bien armés, bien équippés, qui cernent nos frontieres; & la France, dénuée de tout, va se déchirer dans son propre sein; avouez que si la France n'est pas esclave avant deux mois, c'est que vous ne saurez pas tirer parti des circonstances.

Cobourg.

Je les attends avec impatience.

Dumouriez.

Cela ne tardera pas à se développer, & voici le moment de porter le dernier coup; car la mêche est éventée, & il faut ici vaincre ou mourir.

Le peuple en général voit bien ses maux, mais il ne distingue pas la main qui les cause, & nous sommes parvenus à lui faire prendre le change. A la vérité, il n'est pas aveuglé par-tout; mais qu'importe, *pourvu qu'il se batte, vous viendrez à notre secours & nous aurons la victoire.*

Après avoir bien préparé les opinions dans les départemens, détruit dans presque toutes les villes, cet esprit public qui a renversé la Bastille, nous avons voulu porter à Paris le coup de la mort au patriotisme, en y détruisant les Jacobins & la Montagne. Le peuple qui n'a plus que des picques, s'est apperçu que des hommes qui jamais n'avoient fait de service, étoient les premiers à se rendre à leur poste, avec des bons fusils tout neufs & des gibernes garnies de cartouches; les sections étoient inondées d'aristocrates qu'on n'avoit jamais vu, & qui y dominoient l'opinion; Guadet avoit sonné le tocsin à la tribune de la convention, en disant *guerre à mort entre les deux partis.* Un comité inquisitorial avoit déjà jetté dans les fers les meilleurs magistrats, les plus estimés par leur patriotisme; un jour de plus, & tous les patriotes étoient écrasés; le peuple s'est levé en masse, a demandé justice de tant d'intrigans abominables, & nos amis ont succombé, c'est-à-dire, qu'on les a fait mettre en état d'arres-

tation chez eux, mais heureuſement on a négligé de mettre les ſcellés ſur leurs papiers, & je ne crains plus rien pour eux.

Cobourg.

Eh bien, ſont-ce là des victoires?

Dumouriez.

Attendez donc, général, vous ſavez bien que des conſpirateurs ſeroient bien mal adroits s'ils ne ſavoient pas ſe retourner; *votre but n'eſt-il pas d'incendier, de ſubjuguer la France, que vous importe par quelle voie.* Nous avions tout diſpoſé en cas d'événement, ſi nos amis euſſent triomphé, tout étoit dit, de nombreuſes adreſſes étoient préparées pour remercier la convention, la féliciter d'être débarraſſée de ces Maratiſtes & la prier de nous donner une bonne conſtitution qui eſt toute prête, c'eſt-à-dire, une conſtitution ariſtocratique; nous euſſions feint quelque temps de ſuivre cette impulſion juſqu'à ce que nos armées fuſſent purgées de tous ces coquins qui ont tiré ſur moi, & qui ne veulent que la république; nous aurions eu quelques affaires combinées dans leſquelles ils euſſent tous été ſacrifiés, & le peuple inquiet, découragé, trompé, auroit été trop heureux de recevoir un roi pour gage de la paix. Mais puiſque Paris a détourné le coup, nous nous vengerons de Paris, & n'en arriverons pas moins à notre but; car il étoit auſſi convenu que dans le cas où notre parti ſuccomberoit, au même inſtant on aſſembleroit tous les corps adminiſtratifs, on ſonneroit le tocſin dans toute la République, on réuniroit les aſſemblées primaires, & que là on démontreroit que Paris veut envahir la ſouveraineté nationale qu'il faut en tirer la convention pour lui rendre ſa liberté d'opinion ou en nommer une autre, mais

qu'il faut ſur-tout s'armer & forcer Paris à obéir au peuple des départemens. Les uns ſeront de cet avis, & nous ſommes ſûrs des grandes villes qui ſont jalouſes de Paris & menent leurs départemens, les autres s'y oppoſeront, vous voyez donc que voilà bien décidément la France en feu par-tout; peut-être ſerons-nous aſſez heureux pour que les armées mêmes s'en mêlent, les bataillons de Paris qui ſont aux frontieres, & il y en a ſoixante, voudront aller ſecourir leurs foyers, les bataillons des départemens iront joindre leurs freres, & vous voyez, général, que quoiqu'il arrive de cette lutte, vous & vos alliés ſerez les maîtres de tout, & la France eſt perdue ſans reſſource, le peuple fatigué de ſes efforts, écraſé de ſa propre agitation, ſe replongera dans l'inertie, nous n'aurons à recompenſer que nos amis fidéles, & nous nous empreſſerons de garotter les autres de maniere qu'ils ne puiſſent jamais ſe délier.

Cobourg.

Je trouve ce plan excellent, &, à coup ſûr, il n'eſt pas d'un étourdi comme vous; mais j'en profiterai, puiſſe le ſuccès couronner bientôt votre entrepriſe! car il nous ſeroit impoſſible de ſoutenir encore une troiſieme campagne, & ſi les Français ne ſe battent pas entr'eux, je vous abandonne vous & tous les intrigans qui vous reſſemblent. Vous nous avez déjà bien de fois trompé, comptez que c'eſt pour la derniere fois que je flaterai vos eſperances, auſſi bien, je rougis de la cauſe que le roi mon maître me fait défendre, mais les peuples ſont faits pour obéir.

A Grenoble, de l'imprimerie de J. ALLIER.